

Notes sur l'édition de la correspondance Charles Péguy - Romain Rolland

Bernard Duchatelet

L'Amitié Charles Péguy, au seuil d'une année importante puisque se profile le centenaire de la mort de Charles Péguy, a organisé en novembre 2012, à Orléans, le colloque « Péguy et ses correspondants ». Les actes de ce colloque viennent d'être édités par l'Amitié Charles Péguy dans le n°141 janvier-mars 2013 de sa publication. En voici le sommaire :

« Péguy épistolier » par Géraldi Leroy – « Editer la correspondance de Péguy » par Pierre-Jean Dufief – « Péguy contre Téry : 'non point à titre de collaboration mais en citation' » par Denis Pernot – « Notes sur l'édition de la correspondance Charles Péguy-Romain Rolland » par Bernard Duchatelet – « Un correspondant de Péguy : Etienne Avenard 1873-1952 » par Yves Avril – « Correspondance Péguy-Suarès : le dialogue de 'deux frères mineurs' » par Dominique Millet-Girard – « Charles Péguy-André Spire : une amitié orangeuse » par Marie-Brunette Spire.

Nous remercions vivement Claire Daudin, présidente de l'Amitié Charles Péguy de nous autoriser à reproduire, ici, l'intervention du Professeur Duchatelet.

Sur la relation Romain Rolland – Charles Péguy tant de choses ont déjà été dites, et fort bien. Il vaut la peine, cependant, de regarder de plus près les éditions qui ont été faites de leur correspondance. Après avoir rappelé le contenu de celle-ci et les étapes de la relation entre les deux hommes vue à travers elle, il paraît utile et nécessaire de faire un examen critique de leur publication. Suivront quelques remarques sur l'intérêt de cette correspondance.

Commençons par le commencement. La publication de cette correspondance s'est faite en plusieurs étapes. D'abord, en 1952 furent publiées, dans les *Feuillets mensuels* de l'Amitié Charles Péguy¹, les let-

tres de Péguy que conservait Marie Romain-Rolland, à quoi s'ajoutaient quelques brouillons de lettres de Rolland. Puis Alfred Saffrey, possesseur des collections qu'avait réunies son père, révélait qu'il possédait de très nombreuses lettres de Rolland à Péguy et à son administrateur André Bourgeois. Réunissant cet ensemble aux lettres précédentes, il publia, en 1955, ce qui était alors connu. Ce fut le n° 7 des « Cahiers Romain Rolland », *Une amitié française*². Pour éclairer cette correspondance, quand même lacunaire, son editor la fit précéder d'une longue préface (p. 13-174) et la fit suivre de diverses annexes (p.310-350), permettant de replacer ces lettres dans leur contexte. Près de dix ans plus tard, à la mort de M^{me} Charles Péguy, en 1963, l'on découvrit que celle-ci détenait de précieuses archives, dont 132 lettres inédites de Rolland à Péguy ou à Bourgeois, plus quelques copies de lettres de Péguy à Rolland. L'ensemble fut recensé par Auguste Martin dans un numéro des *Feuillets mensuels*³. Il suffisait de rassembler le tout pour mettre le puzzle en place. Mais il n'en manquait pas moins un certain nombre de pièces⁴. Ce sont quand même 382 lettres au total, que dénombrait A. Martin, dont 153 étaient inédites ; mais toutes ne sont pas de Rolland à Péguy ou réciproquement. L'on compte parmi elles des lettres à (ou de) Bourgeois, à (ou de) Valdagne (de chez Ollendorff), que Saffrey avait placées en « Annexes ». Parut alors, en 1973, une nouvelle publication sous le titre *Pour l'honneur de l'esprit*⁵.

Que contient cette correspondance ?

Cette correspondance s'étend de 1898 à 1914, avec des années beaucoup plus chargées que d'autres et un grand déséquilibre entre les deux correspondants : près de 230 lettres de Rolland à Péguy, une bonne quarantaine de Péguy à Rolland !

Les quelques premières lettres, uniquement de

1. Ces lettres ont été publiées et présentées avec commentaires par Auguste Martin, en 1952, dans *FACP*, n°s 25 (mars), 26 (juin), 27 (juillet).
2. *Une amitié française*. Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland, présentée par Alfred Saffrey, « Cahiers Romain Rolland », n° 7, Paris Albin Michel, 1955, 360 p.
3. Auguste Martin, « Sommaire de 132 lettres inédites de Romain Rolland à Péguy », *FAC*, n° 119, p. 66-80.
4. Au moins dix cartes ou lettres de Rolland à Bourgeois, à propos d'envois d'exemplaires de tel ou tel volume de *Jean-Christophe*, sont passés dans des catalogues de vente. Voir sur internet : « Bernard Duchatelet. Catalogue d'autographes de Romain Rolland ».
5. *Pour l'honneur de l'esprit*, correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland (1898-1914), introduction et notes d'Auguste Martin, « Cahiers Romain Rolland », n° 22, Paris, Albin Michel, 1973, 350 p.

Péguy, de 1898 et 1899, sont relatives à la publication, grâce à l'entremise de Louis Gillet, des *Loups* qu'accepte Péguy, à la librairie socialiste qu'il dirige rue Cujas. Précédemment Rolland avait publié ses pièces dans la *Revue de Paris* (*Saint-Louis*, en 1897) et dans la *Revue d'art dramatique* (*Aert*, en 1898, *Le Triomphe de la Raison* et *Danton*, en 1899). Il poursuivait en 1900 sa collaboration à ces deux revues auxquelles il confiait ses articles, tel « Le Poison idéaliste » (en juillet 1900, à la *Revue d'art dramatique*). Les premières lettres de Rolland à Péguy datent d'octobre 1900, alors que de sérieux problèmes se posaient à la *Revue d'art dramatique*, et que Rolland imaginait qu'il serait possible de fusionner celle-ci, ainsi que *Le Mouvement socialiste* d'Hubert Lagardelle, avec les *Cahiers* que Péguy venait de lancer le 5 janvier 1900. Ce que ce dernier n'accepta pas.

Tout en continuant à fournir des articles à ses deux revues habituelles, Rolland préférait cependant voir désormais ses pièces éditées aux *Cahiers* et, dès 1902, Péguy devient, en quelque sorte, l'éditeur attiré de Rolland. La correspondance se développe entre les deux hommes à partir surtout de la publication et de la mise en scène du *Quatorze Juillet* et dure tout le premier semestre de cette année 1902. Les lettres de Rolland sont nombreuses alors. L'entente est bonne, malgré le reproche que fait Rolland à Péguy à propos de son attitude à l'égard de Gémier⁶. Ainsi qu'il l'écrit à Louis Gillet le 25 novembre de cette année : « Que Péguy se maintienne, et qu'il publie un ou deux livres de moi par an : je ne demande rien de plus⁷. » Il faut attendre un an pour que la correspondance reprenne, au sujet du *Théâtre du peuple*, cahier qui sera publié en novembre 1903. Les lettres se succèdent à ce propos. André Bourgeois commence à entrer en scène, pour des questions subalternes d'administration. Remarquons au passage que, curieusement, la fameuse *Vie de Beethoven* de janvier 1903 ne fait l'objet d'aucune lettre de l'époque. Par contre, Rolland commence à évoquer son travail de *Jean-Christophe*. Ce sont alors des lettres diverses sur la publication des deux premiers volumes, *L'aube* et *Le matin*. Mais très vite, en 1904, se pose une question qui va rester pendant plus d'une année avant d'être résolue et fera intervenir un nouveau correspondant, Valdagne, des éditions Ollendorff. Il s'agit de la question de la propriété littéraire : Ollendorff ayant manifesté l'intention de publier, à son tour *Jean-Christophe*, à qui revient la propriété littéraire, et de ce qui a déjà été publié (aux frais de Péguy), et de ce qui sera publié ? Quel sera le partage des droits entre les deux éditeurs et l'écrivain ? Il faudra plus d'un an et demi pour régler la question,

tandis que continuait la publication du roman (*L'adolescent*) et que Rolland travaillait au *Michel-Ange*. On relève peu de lettres de Péguy durant cette période. Signalons, cependant, celle du 10 août 1905, à propos d'épreuves de *Jean-Christophe* ; le travail se poursuit comme si de rien n'était : elle commence par « Mon cher ami », et se termine brièvement : « amitié, votre Charles Péguy ». Puis ce fut un long silence, tandis que s'échangeaient diverses lettres entre Valdagne et Rolland et que ce dernier demandait, en vain, à Péguy une entrevue. Et brutalement éclata une grave crise, lorsque Rolland vit sa lettre du 17 novembre 1905 adressée à Péguy par l'intermédiaire d'André Bourgeois, renvoyée avec cette mention, au dos de l'enveloppe : « Refusée par ordre de M. Péguy ». Malgré la patience et les protestations d'amitié de Rolland, une lettre de Péguy, du 27 novembre, fut plus cruelle encore. Plus longue que d'ordinaire, elle s'adressait à « Monsieur et collaborateur », pour se terminer par : « Je suis votre dévoué / Charles Péguy » ! Finalement, l'amitié réciproque prend le dessus et tous deux mettent fin à ce qu'ils considéraient comme « un malheur ». Péguy clôt le différend, en laissant toute liberté à Rolland pour négocier directement avec Ollendorff. Le traité nouveau ne laisse à Péguy que le droit de publier en priorité les prochains volumes aux *Cahiers*. Pour tous deux l'affaire a été pénible. Juste au moment où se dénoue la crise, Rolland, le 1^{er} décembre 1905, se voit décerner pour *Jean-Christophe* le prix de *La Vie heureuse*, créé l'année précédente. Heureuse circonstance qui permet aux deux hommes de se retrouver : dans un de ses *Cahiers* (CQ VII-8) Péguy félicite publiquement Rolland. Mais aucune lettre n'y fait allusion.

De cette affaire Ollendorff il subsistera des séquelles : Le 25 novembre 1905 Rolland le dit clairement à Suarès : « Quoi qu'il arrive maintenant, et quelque estime que je conserve pour le talent et l'énergie de Péguy, je n'aurai plus jamais pour lui les sentiments que j'ai eus jusqu'à présent⁸. » Mais la crise, pourtant, n'entama pas la solide fidélité de Rolland. Déjà, le 7 janvier 1905, alors que déjà commençaient les discussions, il affirmait clairement à Gillet : « Je suis décidé, jusqu'à ce que les *Cahiers* crèvent, – ou moi – à leur donner ce que j'ai de meilleur : le rebut est assez bon pour les grandes Revues⁹. » Rolland veut rester lié aux *Cahiers* : « Péguy est une haute volonté morale, mais qui manque de jugement. Je ne lui reste fidèle que par fidélité – et parce que les autres revues me répugnent. J'ai souvent honte d'écrire dans la *Revue de Paris* », confiera-t-il à Cosette Padoux, le 17 avril 1906, une fois la crise passée¹⁰. De fait, la cor-

6. Dans sa lettre du 27 avril 1902 Rolland regrette une note non signée à propos de l'interruption par Gémier des représentations du *14 Juillet*. Voir à ce sujet *Une amitié française*, op. cit., p. 49-51.

7. Louis Gillet et Romain Rolland, *Choix de lettres*. Préface de Paul Claudel. « Cahiers Romain Rolland », n° 2, Paris, Albin Michel, 1949, p. 216.

8. *Une amitié française*, op. cit., p. 334.

9. *Choix de lettres*, op. cit., p. 226.

10. *Une amitié française*, op. cit., p. 111.

respondance reprend sur un rythme assez soutenu qui suit la publication des *Jean-Christophe* suivants et du *Michel-Ange*. Il est surtout question de manuscrits à venir chercher, d'épreuves à envoyer, de corrections à faire, de relevés de comptes, des différentes adresses où envoyer le courrier, des questions de librairie... Le « Mon cher Péguy » a repris droit de cité. À quoi répond le « Mon cher ami ». Les rapports redeviennent cordiaux, au point même que Rolland le 17 novembre 1909 écrit une lettre d'un caractère testamentaire, qui, d'ailleurs, précisons-le, ne fut pas envoyée : « Si je suis arrêté au milieu de ma course, je compte sur votre amitié pour rassembler les débris de ma pensée, et en sauver ce qui est digne de vivre et capable de faire du bien¹¹. » La correspondance se poursuit dans la même routine, Rolland écrivant à Bourgeois plutôt qu'à Péguy pour ce qui concerne l'administration. L'année 1910 est assez terne. Celle de 1911 commence par l'histoire du *Tolstoï* que Rolland a écrit pour la *Revue de Paris* avant d'être repris par Hachette et qu'il semble bien content de ne pas donner aux *Cahiers*, au prétexte que Péguy a accepté un *Tolstoï* de Suarès.

De nouveau se fait, en juin, une nouvelle fracture, dont la correspondance porte peu de traces. Alors qu'il est en Suisse, Rolland apprend par *Le Figaro* l'affaire du grand prix littéraire de l'Académie Française, où, sans le savoir, il s'est trouvé en concurrence avec Péguy. Personne n'a obtenu le prix, faute d'un nombre de voix suffisant. En compensation, Péguy a quand même obtenu le prix Estrade-Delcros. Bien que furieux de l'attitude de Péguy, Rolland félicite néanmoins, immédiatement, le lauréat. Mais dans quelques lettres à sa mère, il manifeste sa mauvaise humeur orgueilleuse : où seraient ses *Cahiers* sans lui ? *Beethoven* et *Jean-Christophe* ne les ont-ils pas sauvés de la ruine ? Il n'en dit rien à Péguy. Après l'affaire Ollendorff de 1905, c'est un nouveau coup porté à leurs relations. Rolland ne rompra pas pour autant. Il donnera encore à Péguy les deux derniers volumes de son roman. C'est pour lui un engagement d'honneur envers les *Cahiers* et leurs lecteurs. La correspondance se poursuit à un rythme ralenti en 1911 jusqu'au moment où Rolland s'emporte contre Péguy, qui a eu l'audace de s'en prendre à Lavis, son protecteur à la *Revue de Paris* et qui l'avait soutenu lors des discussions à propos du prix de l'Académie.

Quelques lettres sont encore échangées relatives aux deux derniers volumes de *Jean-Christophe* ; celles de Péguy sont plus longues et plus détendues que d'habitude. Celles de juillet et d'août 1912 s'achèvent sur un « Je suis votre affectueusement dévoué / Péguy. » Il est vrai que Rolland venait de le féliciter pour *Le Mystère des saints Innocents*. Péguy parle volontiers de la maladie de son fils, dont Rolland demande des nouvelles. Les protestations d'affection se multiplient.

Jean-Christophe est terminé. Pour clore cette relation quand même tumultueuse, voici qu'un nouveau nuage assombrit l'horizon : Rolland obtient, en juin 1913 le Grand Prix de Littérature décerné par l'Académie française. Mais l'amitié subsiste. Péguy félicite Rolland, tout en s'attribuant une part du mérite : « Tout ce monde-là, Rolland, veut que vous ayez eu le prix contre moi ? Mais nous savons bien tous les deux que vous l'avez eu avec moi¹². » Façon de rappeler que, sans les *Cahiers*, il n'y aurait pas eu de *Jean-Christophe* !

Dans une lettre suivante, du 16 août 1913, Péguy donne sa nouvelle adresse, ajoutant : « J'attends vos ordres pour la rentrée. » Il ignorait que, depuis longtemps, Rolland ne souhaitait plus travailler avec lui. Resté fidèle jusqu'au bout avec *Jean-Christophe*, Rolland ne désirait pas se lancer dans une nouvelle aventure.

Examen critique de ces éditions

Après cette rapide évocation de l'ensemble de cette correspondance Péguy-Rolland, procédons à l'examen critique de ces deux « Cahiers Romain Rolland » qui l'ont publiée.

D'emblée, disons qu'ils ne sont pas des modèles d'édition de correspondance ! Ils font partie de ces nombreux Cahiers dont l'annotation est notoirement insuffisante. Beaucoup d'allusions ne sont pas éclaircies. Certes, il faut saluer l'effort louable de Saffrey pour raconter l'histoire des relations entre les deux hommes, mais il le fait à partir d'une correspondance alors incomplète. Et A. Martin, farouche défenseur de Péguy, ne prend guère en compte la bonne volonté de Rolland. Mais, surtout, ne sont pas respectées certaines exigences minimales que l'on attend d'un *editor* de correspondance. Passons en revue quelques reproches critiques.

Les erreurs de dates

Elles sont trop nombreuses. Elles peuvent être de Rolland lui-même : chez lui, elles sont assez fréquentes. Elles peuvent aussi provenir d'une faute de lecture, de la part du copiste ou du typographe. À l'*editor* de rectifier, dans la mesure où il le peut. Le problème est délicat si l'on se trouve devant une datation partielle ou une erreur de la correction. Quand la datation est partielle, l'*editor* tente souvent de combler la lacune. Il se rabat sur l'enveloppe éventuellement conservée (pour autant que ce soit la bonne !) et le cachet postal, il utilise une indication précise dans le corps de la lettre, il se fie à la date de la réponse... Mais ce n'est pas toujours possible. Reste le calendrier perpétuel !

Or dans cette correspondance Rolland-Péguy trop de lettres sont mal datées.

11. *Pour l'honneur de l'esprit*, op. cit., p. 277.

12. *Ibid.*, p. 339. Voir le fac-similé de la lettre dans : Romain Rolland, *Péguy*, t. II, Paris, Albin Michel, 1945, planche III.

Plusieurs fois la faute en revient à Rolland lui-même. Voici un exemple parmi d'autres : une lettre ne peut être datée du « Mardi 8 novembre 1905 ». Si Rolland l'a datée ainsi, il faut rectifier : soit mardi 7, soit mercredi 8.

Dans le cas des lettres dont seul le jour est indiqué (et elles sont nombreuses dans cette correspondance), trop de dates proposées sont erronées et ne sont pas justifiées.

Une lettre simplement datée de « mardi soir » ne peut être du 28 février 1902 : cette année-là, le 28 février était un vendredi ! Une allusion, que contient la lettre, à la lecture du *14 Juillet* qui doit se faire le surlendemain, (« jeudi dans l'après-midi, à la Renaissance », est-il précisé dans la lettre) permet de rectifier l'erreur : mardi 25 ! C'est, en effet, le jeudi que s'est faite cette lecture, comme l'indique une lettre à Louis Gillet, datée du jeudi 27 février : « *Le 14 Juillet* a été lu aujourd'hui aux acteurs¹³. »

Comment une lettre datée seulement de « samedi soir » peut-elle être donnée comme étant de juin 1902, à un moment où Rolland est en Suisse, alors qu'on lit dans cette lettre : « Je n'ai pas voulu vous parler tout à l'heure, parce que vous n'étiez pas seul¹⁴ » ? Cette remarque montre bien que Rolland était alors à Paris, non en Suisse !

Pour quelle raison une lettre datée de « vendredi soir » est-elle présentée comme étant de « décembre 1903 », alors que Rolland annonce à Péguy que Suarès à qui il a demandé d'écrire quelques pages sur Victor Hugo y a renoncé ? Il s'agissait de célébrer le centenaire de la naissance du poète, né en 1802. La lettre est à dater du 21 ou du 28 février 1902.

Pourquoi apporter cette précision « 18 mars 1904 » à telle lettre simplement datée « vendredi soir » ? Certes, une allusion faite dans la lettre au cahier de Mangazarian, *Le Monde sans Dieu* (CQ V-11) du mardi 7 mars 1904, permet de préciser le mois et le millésime. Mais pourquoi le 18 et non le 11 ? D'autant plus que dans une lettre précédente, du mercredi 9 mars, Rolland demandait à Péguy de venir le voir et qu'il commence ainsi cette lettre du vendredi soir, en déplorant de ne pas l'« avoir vu hier, comme [il] le pensai[t] » ; « hier » : vraisemblablement le jeudi 10 mars.

Autre exemple de lettre mal datée : « Vendredi soir », écrit Rolland ; « (5 ou 12 août 1904) », ajoute l'éditeur. Pour quelle(s) raison(s) ? Dans le texte, cependant, deux indications sont claires. La première : Rolland parle d'un texte que vient de publier la *Revue de Paris* : « Mémoires d'un paysan breton ». Il s'agit en fait du premier article d'une série de Jean-Marie

Déguignet, « Mémoires d'un paysan bas-breton » (Rolland commet une légère erreur sur le titre !) Cette série, commencée en décembre 1904, se poursuivra en 1905. Seconde indication : Rolland signale à Péguy que le *Mercur de France*, « la vraie Revue ennemie, et la vraie dangereuse, [...] annonce qu'à partir du mois prochain il paraîtra tous les quinze jours, sous le titre de *Revue de la quinzaine*. » Là encore, erreur de Rolland (qu'il faudrait signaler) : le *Mercur de France* ne décidait pas de prendre un nouveau titre ; il se contentait, vu le nouveau rythme de sa publication, de changer sa seconde partie, « Revue du mois », en une plus importante : « Revue de la quinzaine ». Ce changement n'est annoncé que dans le numéro de décembre 1904 et a effectivement commencé en janvier 1905. Donc, la lettre de ce fameux « vendredi soir » ne peut dater du « 5 ou 12 août 1904 » ! Elle date de décembre 1904 ; précisons même : vraisemblablement du 16 décembre, si l'on se réfère à une enveloppe orpheline, qui porte le cachet postal du « 16/12/04 » et le cachet des *Cahiers de la quinzaine* : « CQ 17/DÉC/04¹⁵ ».

L'on pourrait, hélas, poursuivre... En 1904, il n'y a pas de vendredi 10 septembre, mais un 9. En 1905, il n'y a pas de jeudi 25 février, mais un 23, ni de mardi 8 novembre : il s'agit soit du mardi 7, soit du mercredi 8. En 1911 il n'y a pas de mardi 22 janvier, mais un mardi 24 ; le cachet postal pris en compte (« 25-1-11 ») aurait permis d'éviter l'erreur.

Se pose parfois simplement la question du millésime. Pourquoi donner à une lettre du « Lundi 29 juillet » le millésime « 1902 » ? On la trouve déjà ainsi datée dans *Une amitié française*, alors que dans la préface de cette édition elle est signalée comme du « 27 juillet 1902¹⁶ » ! Ces deux datations sont erronées. Si elle est de 1902 la lettre devrait être datée du 28, et non du 29 juillet. De toute manière elle ne peut être de juillet 1902 ! À ce moment-là, Rolland a quitté Paris depuis belle lurette. Après être allé en Italie, il séjourne en Suisse et il ne peut, comme le précise la lettre, « apporter » à Péguy juste avant de quitter Paris, le « *Beethoven* mis au point ». En fait, ce « *Beethoven* mis au point » désigne non pas, comme le pensait A. Saffrey, le *Beethoven* écrit à partir de l'article paru dans la *Revue de Paris* en 1901, et qui fit la gloire des *Cahiers* en janvier 1903, mais la seconde édition que comptait établir Péguy après le triomphe de la première, vite épuisée : cahier fini d'imprimer le 24 septembre 1903. Cette seconde édition, quasi identique à la première, mettait à jour la bibliographie, comportait quelques corrections ou additions et comptait 104 pages alors que la première n'en comptait que 96.

13. *Choix de lettres*, op. cit., p. 180.

14. *Pour l'honneur de l'esprit*, op. cit., p. 73.

15. On peut d'autant plus s'étonner de cette erreur de datation que, présentant dans *FACP*, n° 119 (29 janvier 1966), p. 80, cette lettre du « vendredi soir, s. d. », A. Martin écrivait : « Il nous serait possible de lui donner une date approximative si on pouvait consulter la *Revue de Paris* puisqu'il est question des *Mémoires d'un paysan breton* [...] » Que ne l'a-t-il fait ? Il est vrai qu'avec *Gallica* c'est maintenant chose plus facile ! Comme pour le *Mercur de France*...

16. *Une amitié française*, op. cit., p. 56, note 4.

C'est ce « *Beethoven* mis au point », que Rolland se propose d'« apporter » à Péguy avant son départ. Et la lettre est à dater du lundi 29 juin 1902. Comme il lui arrive parfois, Rolland ici se trompait de mois, anticipant le mois suivant.

Les annotations.

Ici encore le lecteur reste sur sa faim. Certains *editors* ne publient que des textes bruts, sans notes. C'est ainsi qu'a procédé A. Saffrey, qui se contentait de compléter différentes dates et de préciser que, dans quelques cas, il s'agissait non d'une lettre effectivement envoyée, mais d'un texte « copié sur brouillon original de R.R. ». Il estimait, par ailleurs, que sa « Préface » donnait toutes les indications souhaitées. Mais la seconde publication, de cette correspondance avec « Introduction et Notes » d'Auguste Martin, frustrer plus encore le lecteur. L'Introduction, dont il ne faut pas négliger l'intérêt, mêle cette correspondance avec ce que Rolland écrira plus tard dans son *Péguy*. Elle devient un essai sur les relations Péguy-Rolland, qui a sa valeur, mais n'est pas une introduction véritable à la correspondance.

Et que dire des « Notes », qui sont des plus succinctes ?

Pourquoi des éclaircissements lorsqu'il s'agit des œuvres de Péguy et le silence sur les nombreuses allusions, soit aux différents volumes de *Jean-Christophe*, soit aux critiques dont parle Rolland ainsi que de leurs articles ? Pourquoi ne pas donner ne fût-ce qu'un minimum de renseignements pour préciser au lecteur qui sont les personnes nommées dans ces lettres ? Prenons les premières lettres : qui sont Dick May, Brussel, Morel, Julien Tiersot, Fernand Weyl, alias Nozière, et tous les critiques signalés dans la lettre du 18 mars 1902 ? Qui est ce Robinet placé entre Funck-Brentano et Aulard dans la lettre du 13 mars 1903 ? On pourrait allonger la liste. De qui sont les ouvrages dont parle Rolland dans sa lettre du 16 décembre 1901, *Le Coltineur*, *Bacchus*, *Jean Coste* ? Quelles sont ces « quelques lignes plus qu'aimables de Jules Bertaut sur les premiers volumes de *Jean-Christophe* » publiées dans *L'Année littéraire* de 1906, que signale Rolland le 26 juillet 1907¹⁷ ? Quel est cet article de George Moore, « *Jean-Christophe* », paru dans *The World*, dont parle Rolland le 20 novembre 1909 ? Il est plusieurs fois question de publication d'extraits de *Jean-Christophe* dans des revues ; aucune indication ne nous est donnée ! Une lettre du 12 mars 1907 parle d'une *Anthologie des poètes français* d'un professeur belge, J. Van Dooren, « dont Gaston Deschamps a rendu compte longuement », qui prépare une anthologie de prosateurs français. Le 21 janvier 1908 il est

question d'une traduction anglaise du *Beethoven* par Fred Rothwell. Rien ne nous en est dit en note. On aimerait savoir quels extraits de *Jean-Christophe* ont été publiés dans la *Revue Bleue* et le *Journal de Genève* que signale la lettre du 23 septembre 1912.

Pourquoi parler d'une lettre « à un destinataire inconnu¹⁸ » alors que celui-ci s'est lui-même déjà fait connaître. S'il était normal de parler de « destinataire inconnu » en 1952¹⁹ (en fait, il n'était pas inconnu, mais à l'époque on ne voulait pas dire le nom de ce correspondant tchèque), il n'y a plus de raison de garder cette mention dans *Pour l'honneur de l'esprit* de 1973, puisque le destinataire, Frantisek Laichter, avait lui-même publié la lettre *in extenso* dans un article « Péguy (avec des lettres inédites de Romain Rolland)²⁰ ».

Pourquoi ne pas noter les différences entre brouillon et lettre envoyée ? Revenons à la lettre du 28 novembre 1905, texte qu'*Une amitié française* présente comme « copié sur brouillon original » et qui avait déjà été publié dans les *Feuillets* de l'Amitié Péguy (n° 26, juin 1952). *Pour l'honneur de l'esprit* donne le texte de la lettre autographe ; en note A. Martin se contente de signaler : « Nous avons là la lettre originale qui offre quelques variantes avec celles publiées auparavant. » Mais il se garde de relever ces variantes ! La lettre, rappelons-le, se place au moment des difficultés soulevées par la reprise par Ollendorff des premiers livres de *Jean-Christophe*. Rolland voit revenir une de ses lettres « Refusée par ordre de M. Péguy ». Tout en discutant avec Valdagne qui présente Ollendorff, il veut que la question se règle à l'amiable avec Péguy, à qui il écrit encore « Mon cher ami ». Conciliant dans le ton, il reste ferme sur le fond, jusqu'à ce refus de Péguy. Rolland écrit alors le même jour (19 novembre 1905) et à Péguy et à Bourgeois. La lettre à celui-ci est fort longue, celle adressée à Péguy beaucoup plus courte. Mais plus d'une semaine après, le 28 novembre, il écrit de nouveau à Péguy.

Revenons maintenant aux deux textes : brouillon et lettre originale, effectivement envoyée et reçue par Péguy. Sur le brouillon on lit : « Songez que je reste sur l'impression que vous m'avez faite [...] ». Dans la lettre on lit : « Songez que je reste sur l'injure que vous m'avez faite [...] ». Qui ne voit la différence ? De même la fin du texte diffère du brouillon à la lettre. Dans celle-ci Rolland retire une menace à peine voilée : « et même si je me retire des Cahiers, je reste l'ami des Cahiers ». Ne valait-il pas la peine de préciser quelles sont les variantes ?

Dernière chicanerie, à propos de la fameuse lettre de caractère testamentaire du 17 novembre 1909. A. Martin l'intègre dans le cours de la correspondance

17. Le même jour Rolland écrit à Jules Bertaut (1877-1959) pour le remercier des « lignes si bonnes » consacrées à *Jean-Christophe* dans *L'Année littéraire*, dont il se dit « très touché », *Europe*, n° 439-440 (nov.-déc. 1965, p. 159).

18. *Pour l'honneur de l'esprit*, op. cit., p. 40.

19. *FACP*, n° 25, (mars 1952), p. 7.

20. *FACP*, n° 58 (avril 1957), p. 3-26 (la lettre en question est publiée, p. 7-14).

comme s'il s'agissait d'une lettre ordinaire. Deux notes l'accompagnent ; la seconde semble n'être pas à sa place. On y lit : « Cette lettre testamentaire de Romain Rolland est le plus bel hommage qu'il pouvait rendre à Péguy. » Soit ! Mais est-ce dans une note que doit prendre place une pareille réflexion ? A. Saffrey, à juste titre, donnait son point de vue dans sa préface : « Ces dispositions marquent bien l'estime et la confiance que Romain Rolland accordait à son ami²¹. » Mais il est un reproche plus grave : A. Martin n'indique pas comme le fait Saffrey que Péguy n'a jamais reçu cette lettre. Celui-ci précise bien, en effet : « Enveloppe : Monsieur Charles Péguy. / Au dos : Lettre de 1909 (d'un caractère testamentaire) / écrite pendant une maladie, / non envoyée. » Le fait doit être signalé.

Quelques remarques sur cette correspondance

Malgré ces défauts, il n'en reste pas moins que cette correspondance nous apporte des renseignements intéressants. Faut-il souscrire au jugement sévère de Jacques Robichez qui résume ainsi cette correspondance : « De simples billets, qui précisent un détail oublié dans une conversation, fixent un rendez-vous, mais ne disent pratiquement rien sur les deux hommes²². » Somme toute, l'intérêt de cette correspondance ne tiendrait qu'aux deux protagonistes. Il est vrai que nous n'avons pas une correspondance d'écrivains qui parlent de leurs œuvres, ni une correspondance de penseurs qui discutent de leurs idées. Elle semble même hors du temps. « Ni les graves événements de l'époque, ni les problèmes personnels des deux hommes, ni les discussions d'idées n'y trouvent place », faisait aussi, justement, remarquer Jean Onimus dans son compte rendu de *Pour l'honneur de l'esprit*²³.

Mais cette correspondance qui se réduit le plus souvent, il est vrai, à des relations d'affaires entre un auteur et son éditeur nous apporte quand même quelques renseignements précieux, surtout concernant Rolland, le plus bavard des deux.

À l'évidence Péguy n'est pas un intime, comme l'était Gillet et, sauf exception, il ne se livre guère dans ses missives fort laconiques. Mais dès le premier contact les deux hommes se reconnaissent ; ils sont de la même trempe. Au début, du moins, ils sont en pleine communion d'idées, avec le même sens moral, la même indépendance intraitable, et la même intransigeance. Rolland croit sincèrement faire partie de la famille des *Cahiers*, où il a la liberté d'exprimer sa pensée. Il se permet quelques remarques et s'autorise de quelques conseils : « soyez prudent », demande-t-il à Péguy le 15 juillet 1901. Toute la longue lettre du

11 janvier 1902 contient une série de recommandations sur la manière de conduire les *Cahiers* : « Prenez bien garde », « Prenez garde », répète-t-il. Mais il comprend bien vite que Péguy n'en fera qu'à sa tête ! N'empêche, il s'insurge, parfois, contre les débats personnels dans lesquels se perd Péguy et tente de l'en dissuader : « Mon cher ami, vous ne m'écoutez pas, je le crains. [...] Notre œuvre est Européenne²⁴. » On voit déjà poindre le futur instigateur de la revue *Europe* et les nombreux conseils qu'il lui donnera.

Son contact avec Péguy lui est, par ailleurs bénéfique. Le 22 avril 1902, Rolland le remercie, à propos du Théâtre de la Révolution, de l'« avoir rendu plus conscient de l'œuvre même qu'il avait à faire ». Et surtout Péguy deviendra l'éditeur de *Beethoven*, puis de *Jean-Christophe*. Et Rolland se réjouit d'être un auteur des *Cahiers* : « Plus je vais, plus je n'ai de plaisir à écrire qu'aux Cahiers. », écrit-il à Péguy le 9 juin 1905. Ceux-ci lui permettent, grâce à son roman ; de dire sa véritable pensée, la vérité. « Qui la dira, si ce n'est moi – et ce fou de Péguy²⁵ ? » Tels sont les mots de l'auteur dans son dialogue avec son ombre qui ouvre *La Foire sur la place*, que seuls ont pu lire les lecteurs des *Cahiers*.

La querelle de novembre 1905 à propos des droits d'auteurs a brisé l'élan premier, sans pour autant que Rolland ne déserte les *Cahiers*. Sans doute, dès lors, « les lettres ne se départent que très exceptionnellement d'une extrême sécheresse²⁶ ».

Il n'empêche qu'à défaut de nous renseigner sur Péguy, elles permettent de mieux voir Rolland, dont la fidélité reste entière. Laissons de côté le harcèlement perpétuel qui le pousse à exiger qu'il soit publié sans tarder. Combien de lettres sont ainsi des réclamations, au point même qu'il menace sans cesse de ne plus rien publier aux *Cahiers* ! Voyons plutôt ces déclarations fermes du 19 novembre 1905, en pleine affaire Ollendorff, et qui seront toujours sa conduite de vie : « Je n'ai jamais été inféodé aux Cahiers, ni à personne. Toute ma force est dans mon indépendance. Je demande simplement [...] qu'on ne dispose pas de moi, sans ma volonté. » Il le répète le 28 novembre 1905 : il veut que Péguy le traite non « en subordonné » (le mot est souligné), mais « en ami et en égal ».

Il faudrait aussi ne pas oublier l'admiration que Rolland manifeste pour certaines œuvres de Péguy. Il en parle peu dans ses lettres. Le 29 juillet 1912, il trouve « très beau » le *Mystère des Saints Innocents*. Était-ce pour apporter un peu de baume à l'écrivain déçu par le grand silence qui avait accueilli l'œuvre ? Mais dans son Journal, en 1911, il avait déjà été élogieux pour *Le Porche du Mystère de la Deuxième*

21. *Une amitié française*, op. cit., p. 142.

22. Jacques Robichez, « Les "Cahiers Romain Rolland" », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1976 (6), p. 947-957. Citation p. 954.

23. J. Onimus, *Ibid.*, 1975 (4), p. 661-662.

24. *Pour l'honneur de l'esprit*, op. cit., p. 73.

25. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 636.

26. Jacques ROBICHEZ, « Les "Cahiers Romain Rolland" », *loc. cit.*, p. 956.

Vertu (CQ, XIII-4) : « Avec ses défauts exaspérants et monstrueux, c'est une œuvre de génie. Je ne puis rien lire après Péguy. Tout le reste est littérature. Il est la force la plus géniale de la littérature européenne. D'ailleurs, purement et étroitement français. Son esprit ne m'est pas sympathique. Mais j'admire sans réserve. Et, bien qu'à l'autre pôle de l'esprit, j'aime à écrire, côte à côte, avec lui²⁷. »

On comprend pourquoi les dernières lettres marquent l'éloignement. Dans cette lettre du 29 juillet 1912 Rolland s'en explique clairement : « Je suis loin de partager votre catholicisme et beaucoup de vos pensées. Mais je trouve une beauté dans le fait que deux hommes aussi différents que nous sont des compagnons d'armes et de bons soldats, tous deux, de la pensée française. » À quoi Péguy répond, le 2 août : « Et combien vous avez raison dans tout ce que vous m'écrivez de notre commune liberté. Une fidélité entière dans une liberté entière, c'est l'amitié française même. » Tout était dit au moment où allait paraître *La*

nouvelle journée. Pour les deux hommes la page allait se tourner définitivement. Près d'un an après, le 14 juin 1913, Rolland concluait : « L'évolution naturelle de nos pensées les éloignera sans doute de plus en plus l'une de l'autre ; *Jean-Christophe* et *Jeanne d'Arc* sont les deux pôles de la libre pensée religieuse ; mais pour l'honneur de l'esprit français, et pour notre amitié, que l'axe qui les unit ne soit jamais rompu. » Alors, autant se quitter bons amis !

Après la longue et belle aventure des *Cahiers* (qui fut un remarquable et magnifique donnant-donnant et gagnant-gagnant pour les deux parties) Rolland projetait de revenir à la *Revue de Paris* de Lavis, à qui il promit le futur *Colas Breugnot*. Il se séparait de Péguy.

novembre 2012

Bernard Duchatelet est professeur émérite de l'Université de Bretagne occidentale.

27. Cité dans *Une amitié française*, op. cit., p. 154-155.